

**Pierre Drogi**

## Trouver le lieu et la formule

Où plaçons-nous le sens ? Et dans quel lieu, son effectivité ?

Sera-ce dans les mots mêmes, dans des énoncés isolables, dans un discours bâti avec leur aide ?

Ou dans une situation de lecture et de tension vers un principe situé ailleurs, projeté ailleurs que dans les mots, induit, désigné ou rendu manifeste par le poème ?

Ou encore dans le lecteur, à qui appartient, en premier comme en dernier recours, la *décision* éventuelle d'accorder ou non crédit à ce qu'il lit ?

L'idée qu'un auteur puisse « refuser le sens » pourrait au départ paraître séduisante : elle supposerait qu'il pourrait aussi désigner ce qu'ainsi il refuse et par conséquent mettre le doigt sur ce que précisément ici l'on cherche.

Mais la parole poétique n'apparaît-elle pas d'emblée comme une exception au sein de la parole, une mise à l'écart des catégories ordinaires qui détermineraient « ordinairement » la portée du sens ?

Ne compte-t-elle pas parmi ses apanages de suspendre ou d'avoir suspendu, au moins provisoirement – c'est-à-dire le temps d'une lecture – l'opposition formelle entre « sens » et « non-sens », « vrai » et « faux », « haut » et « bas » voire « vivant » et « mort » ! N'y faisons-nous pas l'expérience d'une parole fondée autrement « qu'en vérité » ou fondée-autrement-en-vérité, c'est-à-dire dont la vérité ne se situe pas au niveau des énoncés ?

Là, forcément, le sens « local » (désignable) se diffracte, parfois se perd.

### La question du sens

La « question du poème », celle qui engage celui-ci au moment de son écriture et qui le justifie éventuellement au moment de la lecture, est en fait indissociablement liée à celle du sens : *c'est la même*, ou plutôt les deux questions (question du poème, question du sens) se déploient en même temps. Elles sont solidaires ; sujettes à caution ou au doute solidairement. Elles déterminent à la fois, ensemble, la valeur du poème et ce qu'on désignera comme *son* sens. Elles en sont le critère.

Sous cet angle, le poème apparaît avant tout comme une mise en crise du sens au travers d'un certain régime (étrange) de la parole. Crise panique ? généralisée à tout le langage, ou qui engage toutes les dimensions de celui-ci pour une nouvelle validation de ce qu'il porte ou peut porter, rendue effective par le fait que le poème s'adresse à quelqu'un par delà même la question de la véridicité ou de la véracité des énoncés qu'éventuellement il véhicule. Le poème apparaît alors d'abord comme l'acte d'appeler ou d'interroger ou de solliciter quelqu'un, dans un espace défini par cet appel, en dehors des règles ordinaires d'usage du langage.

Aussi la « question du sens » est-elle fondatrice pour le poème, et non pas « superflue » et « ajoutée ». Elle vient en premier lieu. Le poème n'a de compte à rendre qu'à elle. Il

surgit « armé » ou soutenu dès l'impulsion première par la question du sens. En dehors de la question il n'existe pas. À moins de cela, il ne respire pas, n'est pas « *vivant* » (Emily Dickinson) : et ce n'est pas un poème. Ou alors : glossolalie, comptine, stridulation de cigales ?

Le sens lui-même, abordé « en poème », reste néanmoins une question. Le poème ne fournit pas de réponse, ou pas « en sens unique » – il n'offre pas de signification univoque et il n'y a pas d'autre façon d'attendre du poème qu'il livre *un* sens. Il retourne entre nos mains la question – en tous sens. Il offre le développement, bienveillant à l'égard du lecteur, de la *question* elle-même en tant qu'elle englobe locuteur et interlocuteur autour d'un texte-partition ou à partir de lui. Le texte se fait le témoin de la relation, comme le lecteur se fait le témoin du poème. Dans la lecture du poème, auteur et lecteur s'envisagent réciproquement en envisageant le texte. Ils sont même pris dans un lien, dans un réseau de liens parfois contradictoires, empêtrés et captifs, si l'on en croit Kafka.

Ils s'interrogent en commun, à la lumière du texte, sur la possibilité qu'offre une parole de transmettre ou de communiquer une émotion, une pensée, d'opérer un partage. Le sens n'est plus prisonnier dans les mots comme en un piège ; il opère dans le dégagement des pièges des mots en tant qu'instruments de pouvoir. Le poème serait philosophe quand l'usage du langage à des fins de sens unique et de pouvoir (c'est la même chose) serait sophiste.

« Qui es-tu ? », entend-on depuis le poème. Pas : « Tu es ci ou ça »...

Mettre en accord ses actes (*son* acte) avec *ses* mots, avoir pu mettre en accord son acte et ses mots, reste alors le véritable critère de validité du poème.

### « D'Utopie, ce jour... »

On propose un texte à des élèves. Les visages s'éclairent ou pas. Pourquoi ?

Pour peu qu'on sollicite une parole, les langues se délient, des questions fusent, des éléments de réponse à ces questions. On s'affaire ensemble au chevet du texte : chacun d'abord dépossédé de sa compétence puis la réassurant à travers les tâtonnements et l'élaboration d'une interprétation de moins en moins hésitante, confrontant les points de vue et les hypothèses ou les points de réception. Un fil se tisse, plusieurs fils à travers la salle. On suit le cheminement d'une telle interprétation, singulière et commune, sur des visages soudainement éclairés d'en dedans, traversés, rendus plus singuliers par le travail qui se fait en eux ; et la parole fuse avec plus de joie et d'assurance au fur et à mesure qu'on prend la mesure de ce que le texte agite. Car on s'assure par elle une confiance en sa propre capacité à rendre compte de ce qu'on sent, pressent, perçoit : elle restitue à celui qui lit sa véritable dignité de lecteur qui est celle d'un créateur.

Pour tout dire, le respect émane de l'interprétation : respect à l'égard des mots que l'on reçoit, respect émané du texte à l'égard de celui qui cherche le fil et se rend capable de répondre de lui-même « grâce au texte ».

On est souvent surpris de la pertinence de ce qu'a touché un texte d'abord inconnu et étranger dans l'échange des paroles qui s'ensuit, de la justesse (de l'à-propos) des remarques – si le texte a touché juste lui-même. On s'embarque presque aussitôt vers les enjeux, les points les plus délicats, les plus subtils, les plus problématiques parfois. Et le contact établi s'entendait déjà au moment de la lecture à haute voix, dans la qualité du

silence étalé autour d'elle.

La salle ensuite s'est faite ruche.

On rassemble les fils ou le miel, et quand tout est mûr ou prêt, on relit, dans un nouveau silence.

Le sens était déjà donné comme relation accomplie, avant l'entente du premier mot (que précède l'écoute comme *disponibilité*), et s'est conquis ensuite comme *interprétation* – mise en cause du lecteur, réverbération dans son esprit de la parole proférée.

L'énigme porte enfin un sens, même sans le fin mot.

Pierre Drogi, né en 1961, est enseignant, poète et traducteur (du roumain et de l'allemand). Il a été directeur de programme au Collège international de Philosophie. Dernières publications : *Afra / vrai corps* (Le clou dans le fer, 2010) ; *Levés* (Atelier de l'Agneau, 2010), *Animales* (Le clou dans le fer, 2013), *Le chansonnier* (La lettre volée, 2014).